

Metcalf (Thomas R.)
Imperial Connections. India in the Indian Ocean Arena, 1860-1920
Berkeley, University of California Press, 2007,
XV-264 p. Bibliogr. Index.

Historien reconnu du Raj britannique, Thomas R. Metcalf fait un double pied de nez à l'historiographie coloniale officielle et à l'historiographie nationaliste indienne. Il appréhende le sous-continent indien comme un pays colonisateur autant que colonisé (p. XII). Il y voit un « point nodal » de l'Empire britannique : « *The existence of the Raj (...) made possible British imperial conquest, control, and governance across a wide arc of territory stretching from Africa to eastern Asia. Further, with India placed at its center, the British Empire has to be imagined differently. In this vision, India is not just one among many British colonies, or a 'periphery' of the capitalist system, or a land of 'subalterns' struggling to be free. It is in addition a nodal point from which peoples, ideas, goods, and institutions – everything that enables an empire to exist – radiated outward. For much of South Africa, especially Natal, for Central and East Africa, for the Arabian and Gulf coasts, for the islands of the Indian Ocean, for the Malayan peninsula and beyond, the ties of empire ran not only to London but also to Calcutta, Bombay, and Madras* » (p. 2). Bien sûr, l'Empire était britannique, et son drapeau l'Union Jack. Mais sa base sociale, de ses petites mains, les coolies, à son élite, les cadres administratifs ou techniques, était largement indienne. Dans sa phase victorienne tardive et dans sa période edwardienne, il était dirigé, en Afrique et en Asie du Sud-Est, par des fonctionnaires indiens ou par des fonctionnaires britanniques formés en Inde. Ses pratiques effectives, ses modes de gouvernement avaient été en grande partie façonnés dans le Raj, ce qui ne veut pas dire qu'ils furent appliqués ailleurs à l'identique et en dehors de toute résistance ou réticence de la part des administrateurs ou des juges chargés de les mettre en œuvre, comme l'ont montré les controverses que suscitèrent les tentatives d'extension aux Détroits, à la Malaisie, à l'Irak et à l'Afrique orientale des *Indian Codes* (chapitre 1).

Dans cette configuration les Indiens ont été amenés à se penser non plus seulement comme des sujets coloniaux, mais comme des « citoyens impériaux », et non plus seulement dans les termes particularistes de la caste, de la communauté, de la région, de la religion dans lesquels les enfermaient la « sociologie coloniale », mais dans ceux d'une identité « indienne ». Là comme ailleurs, cette « citoyenneté impériale » n'était pas vouée à un grand avenir. La racialisation des rapports sociaux dans l'Empire, source de frustrations et de rancoeurs, l'évida vite, ainsi que l'illustra l'expulsion emblématique de Mohandas Gandhi d'un wagon de première classe dont il avait payé le ticket, à la gare de Pietermaritzburg, en Afrique du Sud. Et les nationalistes indiens de la première heure ne purent continuer à se

contenter du rêve de la « fraternité » impériale. Pour autant l'idée nationale indienne ne pourra se substituer dans son intégralité à celle de la « citoyenneté impériale », et la Partition l'emportera en 1947 selon un clivage communaliste dont les historiens ont montré qu'il était de « provenance » coloniale (au sens où Michel Foucault use de ce terme par opposition à celui d'« origine »). En outre, la circulation des Indiens dans l'Empire britannique se heurta à l'édiction de réglementations ou de législations protectionnistes à partir du milieu des années 1890, d'abord au Natal, et ensuite en Australie et au Canada, et dut composer avec la généralisation du passeport, à partir de 1914. On retrouve ici la disjonction entre, d'une part, la souveraineté impériale intercontinentale, le libre-échange commercial et la mondialisation financière et, d'autre part, le cloisonnement bureaucratique et coercitif du marché mondial de la force de travail, disjonction qui caractérise la globalisation capitaliste depuis deux siècles et qu'Engseng Ho a fort bien analysée à propos de l'océan Indien dans un autre ouvrage de la même collection, *The Graves of Tarim : Genealogy and Mobility across the Indian Ocean* (Berkeley, University of California Press, 2006).

Ainsi, Thomas Metcalf prend pour objet un moment particulier de la globalisation capitaliste, celui des années 1890-1920, qui correspond à l'apogée du « système sous-impérial centré autour de l'Inde », l'un et l'autre de ces processus étant « mutuellement constitutifs » (p. 12). Ce moment a été celui d'une domination militaire, administrative et économique qui a recouru sans ménagement à la coercition, mais aussi celui de multiples opportunités tant pour les Indiens que pour les Britanniques du Raj, comme l'illustre l'itinéraire impérial de Frederick Lugard qui a reconstruit sa carrière en Afrique de la manière que l'on sait, après avoir dû quitter l'Inde sous le coup d'un scandale. Les fonctionnaires britanniques du Raj développèrent par ailleurs une diplomatie « sous-impériale » à partir du Indian Foreign Department dont H. M. Durand – son titulaire de 1885 à 1894 – fut l'un des grands inspireurs. Ce fut aussi dans cet esprit qu'ils administrèrent l'Empire britannique de l'Asie du Sud-Est au Golfe persique, à Oman, au Yemen et à Zanzibar.

Thomas Metcalf inscrit son livre dans le riche registre de l'histoire « océanique » néo-braudélienne. Il souligne que l'historiographie traditionnelle du colonialisme, qu'elle soit de facture coloniale ou d'orientation nationaliste, tend à enfermer chacune des colonies dans son tête-à-tête vertical avec la métropole et les considère comme autant de monades. Une propension qu'explique en partie la pesanteur des archives elles-mêmes : celles du Colonial Office à Kew sont classées par territoires, et la disparition des compagnies à charte autour de 1800 a également été celle de leurs livres méticuleux qui tenaient la chronique des échanges commerciaux et humains transocéaniques. Tout en se refusant poliment mais fermement à rechercher l'Empire « *at home* », dans sa « réverbération » au sein des métropoles, selon un courant d'études qu'il juge plus « assertives » que véritablement « démonstratives » (p. 7), Thomas Metcalf récuse l'univocité de la domination impériale sur les colonies et propose de concevoir l'Empire comme une « toile » plutôt que comme une « roue », suivant en cela la proposition de Tony Ballantyne dans *Orientalism and Race : Aryanism in the British Empire* (Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2002), mais en insistant sur le rôle sous-impérial propre de l'Inde : « *If not quite a 'spider' sitting at the heart of the web, India is (...) more than just one of the many colonial 'knots' that may be said to constitute that web* » (p. 8).

Il serait superflu de rendre compte dans le détail de l'ensemble des chapitres d'un livre dont la lecture s'impose. Disons simplement que chacun d'entre eux est une mine d'éclairages et d'informations passionnants et utiles, à défaut d'être toujours inédits. Le premier chapitre traite de l'exportation de la législation et des méthodes de gouvernement du Raj dans les autres parties de l'Empire britannique ; le deuxième de la transplantation de sa matrice identitaire à la Malaisie et de l'émergence d'une architecture « indo-saracénique » en tant que répertoire transimpérial et lieu de transaction hégémonique (pp. 56 et suiv.) ; le troisième du

rôle de l'armée indienne outre-mer – une armée qui « a conquis l'Afrique pour le compte de la Grande-Bretagne » (p. 79), et aussi l'Irak, en 1914-1916, au point de faire de Bassorah une quasi-colonie indienne avant que ce projet ne soit abandonné et que l'administration de ce territoire ne passe de la compétence de l'India Office à celle du Colonial Office (pp. 89 et suiv.) ; le quatrième du recrutement, à l'échelle de l'Empire, de Sikhs dans les forces de l'ordre ; le cinquième de la saga des coolies au Natal ; le sixième – sans doute l'un des plus riches – de l'omniprésence de l'intermédiation indienne en Afrique orientale qui a été, à la fin du XIX^e siècle et à la veille de la Première Guerre mondiale, au moins virtuellement, une province du Raj. Sous l'effet de l'abolition du « travail contractuel » (*indentured labor*) et des contradictions inhérentes à l'idée de la « citoyenneté impériale » que révélèrent cruellement la montée de l'idéologie raciste et le refus d'utiliser des troupes indiennes contre les Boers, du fait aussi de la volonté de « britanniser » l'Empire par crainte du nationalisme indien et pour répondre aux pressions autant contradictoires que conjointes des colons blancs et des intermédiaires africains cooptés, cette possibilité d'un sous-colonialisme indien s'est évanouie, en même temps que celle de la transformation du Raj en *dominion*.

Le nouvel ouvrage de Thomas Metcalf ouvre donc la voie à de nombreuses réflexions comparatives et permet de reconsidérer la globalisation impériale de ces deux derniers siècles. L'auteur fait lui-même le rapprochement entre le statut ambigu des Indiens dans l'Empire britannique et celui des Irlandais. L'on pourrait se demander en complément si les Indiens ne furent pas un peu, au moins dans certaines parties de celui-ci, ce que furent les Grecs dans l'Empire romain. Quoi qu'il en soit, l'on saisit de la sorte, ne serait-ce que de façon hypothétique, des lignes de continuité du XVIII^e siècle à la période immédiatement contemporaine. Sans avoir la place d'élaborer l'argument, Thomas Metcalf indique lui-même combien le règne de la Compagnie des Indes orientales, de 1760 à 1858, a été le précédent du sous-impérialisme du Raj dans la seconde moitié du XIX^e siècle (pp. 13 et suiv.). Mais la remarque mérite d'être prolongée. Peut-on dissocier de ce moment « sous-impérial » la politique étrangère actuelle de l'Inde, ses relations avec les Etats du Golfe (Iran compris), les politiques anti-indiennes en Afrique orientale au lendemain des indépendances, ou la vitalité de la littérature anglo-indienne et des *Cultural Studies* ou autres *Postcolonial Studies* dans le Royaume-uni ? Non pas qu'il y ait nécessairement une relation de « cause » à « effet » entre le moment impérial des années 1860-1920 et les configurations contemporaines. Mais plus simplement qu'il y a quelque naïveté ou quelque ignorance à se stupéfier de l'ampleur de la présence indienne dans le Golfe aujourd'hui en occultant ce passé composé, comme nous l'avons entendu récemment à une table ministérielle...

La réserve que l'on peut nourrir à l'encontre de ce livre profond et stimulant est d'un autre ordre. Ce dernier prétend à juste titre rompre avec une certaine historiographie coloniale ou nationaliste pour faire œuvre historienne. Soit, et le pari est gagné sur bien des points. Il n'en reste pas moins que les grandes absentes de ce récit sont les sociétés asiatiques et africaines elles-mêmes. On a pu reprocher à l'histoire du fait impérial de se focaliser sur la politique coloniale et d'ignorer l'historicité propre des sociétés assujetties. Sous la plume de Thomas Metcalf, l'histoire du « sous-impérialisme » n'échappe pas à ce reproche. Le point de vue de l'auteur demeure celui de l'empire, du colonisateur et de ses relais. La restitution de la « rencontre », fût-elle « sous-impériale », reste univoque, même si l'introduction de l'intermédiation indienne en complique la sociologie politique. De l'imbrication de ce moment impérial aux longues durées et à l'autonomie des trajectoires des sociétés qu'il a englobées, de la manière dont les acteurs du cru se sont (ou ne se sont pas) situés par rapport à l'Empire britannique et à ses relais régionaux, l'on n'apprend pas grand-chose, hormis quelques échappées suggestives. Question d'archives, à nouveau : l'auteur n'a pas accès aux discours et aux pratiques des « indigènes » en situation « sous-coloniale » et demeure

tributaire des cartons ou des rayonnages du Colonial Office et de la British Library. Thomas Metcalf ne s'arrache pas complètement à la pesanteur du savoir impérial. Il le raffine et démonte l'architecture polycentrique de l'impérialisme britannique, ce qui est déjà beaucoup. Il débroussaille ainsi maintes pistes susceptibles de conduire à une meilleure problématisation des hégémonies et des combinatoires d'empire ou du rapport complexe que la colonisation des XIX^e-XX^e siècles entretient avec cette forme politique classique./Jean-François Bayart